

eux aucune connexion et où il semble qu'il n'y ait pas de plan, de pente générale. Le pays est couvert d'arbres et n'a point de forêts; tous les champs, les prairies, les habitations sont entourés de haies vives qui s'appuient sur des arbres très serrés et plantés très irrégulièrement, et sont bordés de fossés profonds : ce sont de véritables redoutes. Ainsi des chemins creusés entre deux haies et deux talus à pic, étroits, profonds, ombragés, bourbeux ou raboteux suivant la saison, servant souvent de lit à un ruisseau, impraticables aux piétons et aux voitures, et formant une multitude de carrefours. Peu de grandes routes, point de grandes villes; des bourgs peu peuplés, des villages épars, des propriétés très divisées, des maisons cachées par les haies et les sentiers qui se ressemblent tous, des habitants aux mœurs pures et farouches : voilà ce qui fait de ce pays un véritable labyrinthe, propre à la guerre civile qui l'a si horriblement dévasté.

(THÉOPHILE LAVALLÉE.)

EXPLICATIONS.—La Vendée est un département baigné par le golfe de Gascogne, au sud de celui de la Loire-Inférieure, au nord de celui de la Charente-Inférieure. On y distingue trois régions naturelles : le Bocage, au centre et à l'est; le Marais, à l'ouest, le long de la côte et au sud; la Plaine entre les deux.

Inextricable, dont on ne peut pas se tirer; embarras très grand.—*Landes*, terrains incultes couverts de bruyères, de genêts, de fougères et autres plantes spontanées de peu de valeur.—*Connexion*, liaison, union d'une chose avec une autre.—*Haie vive*, haie formée d'arbustes épineux en pleine végétation; par opposition à *haie sèche* ou *haie morte*, haie faite avec des branches de bois mort ou des morceaux de bois fendu.—*Redoute*, ouvrage de fortification, complètement fermé et ne présentant pas d'angles rentrants (si l'ouvrage présente des angles

rentrants, c'est un fort).—*Talus*, pente assez forte.—*Carrefour*, l'endroit où se croisent plusieurs rues, voies et chemins.—*Mœurs farouches*, peu civilisées, encore un peu sauvages.

IV. MISÈRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ESPAGNE.

Une tempête affreuse survint. En un instant, tous les torrents furent débordés, et, au milieu du mugissement des vents, du bruit des eaux, nos soldats inexpérimentés, n'ayant presque pas mangé depuis plusieurs jours, n'espérant pas de jours meilleurs pour les jours suivants, furent saisis de l'une de ces démoralisations subites qui surprennent, abattent les âmes jeunes, peu habituées aux traverses de la vie guerrière. La nuit étant venue, et les tambours, détendus par la pluie, ne donnant plus de sons, une sorte de confusion s'introduisit dans cette marche. Les soldats, ne distinguant plus les lieux, ayant de la peine à s'apercevoir les uns les autres, et cherchant à communiquer entre eux par des cris, firent retentir ces montagnes de hurlements sauvages. Les officiers n'étaient plus ni reconnus ni écoutés; l'indiscipline s'était jointe au désespoir, et la scène était devenue affreuse. Cependant, une première colonne étant arrivée vers onze heures du soir à la Moraleja, et ayant trouvé un détachement déjà rendu au gîte, fit connaître dans quel état elle avait laissé le reste de l'armée. Alors on fit sortir les hommes les moins fatigués pour aller au secours de leurs camarades. On alluma de grands feux, on plaça un fanal au sommet du clocher, on sonna le tocsin pour attirer sur ce point les hommes égarés. Par surcroît de malheur, il n'avait pas été fait plus de préparatifs à la Moraleja qu'ailleurs. Les vivres manquaient absolument. Les soldats, dans le délire de la faim, ne respectant plus rien, se livrèrent au pillage